

LA TERRE DE FEÜ.—Au sud de la Patagonie s'étend un amas d'îles montagneuses, froides, stériles, où les flammes de plusieurs volcans éclairent, sans les foudre, des neiges éternelles. La mer y pénètre par des canaux innombrables ; mais les passages sont si étroits, les courans si violents, les vents si impétueux, que le navigateur n'ose se hasarder dans ce labyrinthe de la désolation : rien d'ailleurs ne l'y invite. Des laves, des granites, des basaltes jetés en désordre, forment d'énormes falaises suspendues sur les flots mugissans. Quelquefois une magnifique cascade interrompt le silence de ces lieux solitaires. Des phoques se jouent dans les baies ou se reposent sur les grèves. On y voit des oiseaux de l'océan Antarctique poursuivre leur proie. Le voyageur y trouve des plantes antiscorbutiques, du céleri, du cresson.

Telle est la côte méridionale et occidentale de l'archipel appelé *Terre-de-Feü*.—Les côtes septentrionales et orientales sont beaucoup moins disgraciées de la nature. Les montagnes s'y abaissent plus doucement vers l'océan Atlantique. Une assez belle verdure y pare les vallées. On y trouve des bois, des pâturages. On y rencontre aussi des lièvres, des renards, et même des chevaux.

Les *Pecherais* sont les habitans indigènes de cet archipel. Ils ne sont pas fort nombreux. La population est répandue dans quelques villages, composés chacun d'une douzaine de ménages. Chaque famille a son habitation dans une hutte enfoncée dans la terre. Vues de loin, ces huttes ont la forme de ruches ; au milieu est un foyer. Un lit de paille règne tout autour de la cabane. Un panier de jonc grossièrement travaillé, un sac mal conu, une vessie d'animal qui sert à contenir de l'eau, des lignes et des hameçons, un arc assez bien fait pour l'ordinaire, et des flèches très bien polies, voila en quoi consiste le mobilier de ces sauvages.

Les *Pecherais* sont gros et assez mal faits ; leur couleur est celle de la rouille de fer qui serait mêlée avec de l'huile ; leur taille ordinaire est de cinq pieds dix pouces. Les femmes sont plus petites. Elles sont presque toutes extrêmement laides, et elles joignent à cette laideur une mal-propreté qui les rend encore plus repoussantes. Les hommes portent sur leurs épaules un manteau de peau de guanaque, de loup ou de veau-marin ; à ce manteau, les femmes ajoutent un petit tablier assez bien travaillé. Les uns et les autres se peignent le visage et le corps en lignes horizontales, blanches, rouges et noires. Ces peuples n'ont ni culte ni gouvernement. Ils ont cependant des jongleurs qui leur font peur de certains êtres malfaisans, sur lesquels il se ventent d'avoir seuls quelque puissance. Ces jongleurs sont en même temps médecins.—*Beautés de l'Histoire d'Amérique.*